



# JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL 1837.

---

## SECONDE LETTRE<sup>1</sup>

Sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme.

---

A M. J. MOHL, A PARIS.

Le Caire, février 1837.

Monsieur,

Vous avez bien voulu me demander, et je vous ai promis de tout mon cœur, pour le Journal asiatique, la suite des Journées et rencontres des Arabes du paganisme, extraites du *Kitâb-aliqd* d'Ibn-Abd-Rabbouh. Je vous envoie aujourd'hui un petit à-compte. S'il plaît à Dieu, les autres ne se feront point attendre, et j'espère acquitter en quelques mois la dette que j'ai contractée avec tant de plaisir. Mais vous savez que le *Kitâb-aliqd* n'est pas le seul

<sup>1</sup> La première lettre a paru, en 1836, sous le titre : *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, par Fulgence Fresnel. Paris, chez Benjamin Duprat. In-8°.

recueil où je puise : le *Kitâb-alaghâniyy*, dont je possède plusieurs exemplaires incomplets, sollicite et récompense de plus en plus mon attention. C'est véritablement une mine de traditions du plus vif intérêt, et dont quelques-unes remontent à une haute antiquité (eu égard aux temps que nous embrassons). Aussi, à peine ai-je lu le récit d'une journée dans le *Kitâb-aliqd*, que je m'empresse d'ouvrir l'*Alaghâniyy* pour voir ce qu'il en dit; et quelquefois, en vérité, je ne sais auquel donner la préférence; c'est ce qui m'arrive aujourd'hui à propos de la guerre de Dâhis, dont le récit commence, dans le *Kitâb-aliqd*, immédiatement après la journée de Houraybah<sup>1</sup>. Abou-Oubaydah, dont les propres paroles sont rapportées par l'auteur de ce recueil, raconte l'incident qui donna lieu à cette guerre tout autrement que le Râwî, suivi par Aboulfarage d'Isbahan; et, selon mon usage, je prendrais parti pour le professeur d'histoire du calife Hâroûn-Arraschid si Djawhariyy avait adopté sa version; mais il a suivi l'autre<sup>2</sup>; et Djawarhiyy est à mes yeux une

<sup>1</sup> Je reviendrai sur la guerre de Baçân, que je n'ai fait qu'ébaucher, et qui est transposée dans ma première lettre. Tout le reste, depuis la journée de Manidj jusqu'à la journée de Houraybah inclusivement, est dans l'ordre adopté par le compilateur cordouan, ordre que je suivrai provisoirement. Encore une fois, je n'écris pas l'histoire des Arabes, mais une série de mémoires pour servir à l'histoire des Arabes.

<sup>2</sup> Voici le texte de Djawhariy sur la guerre de Dâhis :

وداحس اسم فرس مشهور لقيس بن زهير بن حديفة  
العبسي ومنه حرب داحس وذلك ان قيسا وحديفة بن

autorité infiniment respectable. D'ailleurs la version de l'*Aghâniyy* prend les choses de si loin, elle renferme des détails si curieux sur les figures, tant humaines que chevalines, qui entrent dans mon tableau, elle offre enfin un caractère d'ancienneté si frappant, qu'il y aurait autant de maladresse que d'injustice à la repousser. Quoique Abou-Oubaydah fût incontestablement le plus docte de ceux qui ont recueilli les traditions historiques du désert<sup>1</sup>, il y a une multitude de faits dont nous devons la connaissance à d'autres qu'à lui, ou dont les derniers narrateurs invoquent d'autres noms que le sien et qui se trouvent consignés dans l'*Aghâniyy* avec plusieurs de ceux dont la mémoire remonte à Abou-Oubaydah par une chaîne traditionnelle bien connue.

بدر الذبياني ثم الفزاري تراها على خطر عشرين بعيرا  
وجعلا الغاية مائة غلوة والمضمار اربعين ليلة والمجرى من  
ذات الاصاد فاجرى قيس داحسا والغبراء واجرى حذيفة  
للخطار والحنفاء فوضعت بنو فزارة رهط حذيفة كميناً على  
الطريق فردوا الغبراء ولطموها فهاجت لحرب بين عيس  
(د ح س Voyez le *Ssahâh*, à l'article س). وذبيان اربعين سنة

<sup>1</sup> Djalâl-addin Assoyoûtiy nous apprend qu'Abou-Oubaydah disait (avec plus de candeur que de modestie, mais, de son temps, la fausse humilité n'était pas encore inventée) : « Il n'y a pas eu en-  
« contre de deux chevaux, en paganisme ou islâm, que je ne con-  
« naisse ces deux chevaux et leurs deux cavaliers. » ما التقى فرسان  
(Voyez le *Mouzhir*  
*fi outoum alloughah*, ch. XLIV. فارسهما النوع الرابع والاربعون  
(من المزهر في علوم اللغة

Or Aboulfarage d'Ispahan a fait preuve d'un goût exquis dans la composition de cet immense recueil, bien différent en cela du collecteur d'adages Maydâniyy, qui me paraît avoir manqué de goût, de critique et surtout d'érudition dans le choix des traditions, le récit des faits et l'explication des apophthegmes auxquels il rattache ses proverbes. Aussi vous ferai-je grâce de sa version sur la course de chevaux qui donna lieu à la guerre dite de Dâhis, parce que cette version n'est évidemment qu'une *hybride*, née des deux traditions originales que vous allez lire.

Un caractère auquel il est impossible de se méprendre dans le triage des vieilles traditions, c'est le style, le langage. Chaque siècle a un cachet qui lui est propre, et dont l'empreinte est plus distincte peut-être dans la langue que dans tout le reste. Par exemple, il y a tels mots des traditions de l'*Aghâniyy* qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire arabe, et pour lesquels il faut accepter, bon gré mal gré, la définition que le *Râwî* nous en donne dans le corps même de son récit. Il raconte le fait comme on le lui a raconté dans le désert, sans changer une syllabe, — mais s'interrompt naturellement pour expliquer à ses auditeurs les expressions qui ne sont plus en usage parmi eux. Ce genre d'interpolation rappelle les gloses qui se sont glissées dans le texte du Pentateuque : « Gomor autem de-cima pars est Ephi » (Exode xvi, 36). — Les mots arabes auxquels je viens d'alluder se trouvent dans

la notice sur Rabî. L'un d'eux étant écrit de trois différentes manières dans les trois exemplaires que j'ai sous les yeux, il m'est impossible de le restituer au dictionnaire de la langue arabe. Nous avons épuisé toutes les manières de le lire et ne l'avons trouvé sous aucune racine commune. C'est un mot dont il faut apparemment faire son deuil. L'autre est écrit de la même manière dans mes trois éditions de l'*Aghânîyy*, et rien ne s'oppose à son insertion dans la prochaine édition du dictionnaire de M. Freytag. — La rencontre de pareils mots dans un monument historique est, ce me semble, une preuve irrécusable de haute antiquité.

Cette seconde lettre sur l'histoire des Arabes commencera donc par trois notices extraites de l'*Aghânîyy*, la première sur Râbî, l'un des principaux personnages du drame sanglant auquel vous devez assister; le seconde sur Dâhis, cheval qui a donné son nom à une guerre de quarante ans (l'histoire de ce cheval remonte à Abou-Oubaydah); la troisième sur les circonstances de la course de chevaux qui engendra cette guerre. Je terminerai ma lettre par le récit de la même course et de ses premières conséquences selon la version d'Abou-Oubaydah, suivie par l'auteur du *Kitâb-aliqd*.

Je n'ai aujourd'hui qu'un regret, mon cher monsieur Mohl, c'est de n'être pas venu plus tôt en Orient; je n'ai qu'une joie, c'est de m'y retrouver. La terre classique de l'Occident, c'est l'Orient; ce n'est pas l'Italie, ce n'est pas la Grèce; c'est l'Orient.

On s'est enfin aperçu en France (mais un peu tard pour mes études, qui auraient pu recevoir une meilleure direction), — on s'est enfin aperçu que nous n'avions rien de commun avec les dieux de la Grèce et de Rome. . . . .

Quelle abondante et précieuse moisson ferait dans ce pays un jeune homme instruit, à l'œil perçant, à l'oreille fine, à la langue flexible, à la voix claire et forte, avide d'émotions nouvelles, accessible à toutes les impressions, discernant au premier regard le vrai du faux, accueillant avec la même bienveillance le faux et le vrai (c'est le seul moyen de tout savoir), — quelle précieuse moisson ne ferait-il pas au désert une fois qu'il serait entré dans la société des Arabes errants!

Rien de si facile à un Européen qui parle l'arabe et sait manier un fusil que de se faire agréger à l'une des sociétés errantes du Désert. S'il a quelque argent à dépenser et peut tenir table ouverte, il sera fait chef de tribu au bout d'un mois.

Je suis trop vieux pour une si noble ambition, et je resterai au Caire, où mes études m'ont cloué. Je n'y verrai que de loin en loin un Bédouin, un dromadaire, un Nadjdi de pur sang. Mais en revanche j'y lirai avec fruit les annales de ces trois races les plus belles de la création, et en les montrant à l'Europe telles qu'elles sont au Hidjâz, je réussirai peut-être à ranimer le feu sacré dans quelques-uns des cœurs où notre système d'éducation aura bien voulu laisser deux ou trois atomes combustibles : je dis

*deux ou trois*, parce que, selon le proverbe italien,

Un legno non fa fuoco

Le schaykh Mouhammad Ayyâdde Tantah, que j'ai fait connaître dans ma première lettre, a l'intention de vous donner les textes arabes que je traduis, en y joignant quelques scolies de sa façon; mais il aimerait bien mieux vous les envoyer imprimés que manuscrits.

J'espère qu'il relèvera les bonnes études à la grande mosquée, comme le schaykh Rifâah dans sa nouvelle École des traducteurs. Il a ouvert, pendant mon absence, un cours des *Maqâmât alhaririyyah*, et se propose d'expliquer le *Hamâçah* l'année prochaine. C'est moi qui lui ai fait connaître le Commentaire de Tabrîziyy. Il n'avait pas encore rencontré en Égypte un seul commentaire du *Hamâçah*, quoique Haggî Khalifah en indique vingt-deux dans son Dictionnaire bibliographique. Notez bien que les plus vieux *oulamâ* du Caire n'ont jamais ouï expliquer ce recueil de poésies sous les portiques de l'Azhar, qu'ils n'ont même aucune souvenance, aucune tradition orale de l'époque où on l'expliquait : on se rappelle encore le temps où il y avait une chaire (je devrais dire un *pilier*)<sup>1</sup> des *Maqâmât alhaririyyah*, et voilà tout. Vous concevez que nous aurons quelque peine à renouer la chaîne

<sup>1</sup> Chacun des professeurs de l'Azhar adopte une des mille colonnes du portique où se donnent les leçons. A l'heure dite, il vient s'accroupir au pied de sa colonne, et ses auditeurs, également accroupis, forment un cercle autour de lui.

des temps; mais si les Sociétés asiatiques de l'Europe veulent bien nous aider un peu, je ne doute pas du succès . . . .

EXTRAITS DU KITAB-ALAGHANIYY.

---

I. Notice sur Rabî, fils de Ziyâd.

Rabî était fils de Ziyâd, fils de . . . fils d'Abs, fils de Baghîd . . . fils de Ghatafân. Sa mère se nommait Fâtimah; elle était fille d'Amr, surnommé Khourschoub, fils de Nadr . . ., fils d'Anmâr, fils de Baghîd<sup>1</sup>. Cette Fâtimah est une des mères illustrées par le surnom de *Moundjibât* (qui ont donné naissance à des héros). Trois de ses fils, Rabî, Oumârah et Anas étaient désignés dans toute l'Arabie maaddique par l'épithète de *Kamalah* (Parfaits). Longtemps après le siècle des Parfaits, lorsque Mouâwiyah, premier calife de la maison d'Oumayyah, interrogea les docteurs arabes sur les chefs de race et les mères de famille, en leurs prescrivant de n'indiquer que les trois plus illustres patriarches, et les trois plus illustres mères, Fâtimah, fille de Khourschoub, fut mise par les docteurs au

<sup>1</sup> En général j'omettrai dorénavant, dans les généalogies, tous les degrés dont la connaissance n'est d'aucun intérêt pour le lecteur, et ne conserverai que les noms qui, étant devenus *gentilitia* ou patronymiques dans l'usage, indiquent les relations de consanguinité des personnages, des familles et des tribus qui figurent dans cette histoire.

rang des mères heureuses. A côté de Fâtimah figurait Khabiyah, fille de Riyâh le Ghaniyyide; c'est la mère d'Ahwass, de Khâlid, de Mâlik et de Rabîah, fils de Djafar, fils de Kilâb. La troisième était Mâwiyyah, fille d'Abd-Manâh . . . , fils de Tamîm; elle eut pour fils Lagît, Hâdjib et Alqamah, fils de Zourârah . . . , fils de Tamîm.

Suivant une tradition rapportée par Ibn-Annattâh, Fâtimah, fille de Khourschoub, eut sept fils de Ziyâd, fils d'Abdallah, l'Abside. De ces sept fils, les Arabes en comptent trois, — les trois plus excellents, — parmi les chefs de race que leurs enfants ont illustrés (*Moundjibouïn*). Ce sont : Rabî, surnommé le Parfait; Oumârah, surnommé le Généreux, et Anas, — Anas alfawâris (le cavalier Anas), — surnommé Bataille. Les autres sont : Qays le Persévérant (بُرْك, je ne suis pas sûr du sens de ce sobriquet, qu'il faut prononcer *bourak*), Alhârith le Rétif, Mâlik, surnommé *Lâhiq* et Amr, surnommé *Dârik* (ces deux dernières épithètes, empruntées du cheval comme la précédente, signifient : *qui atteint le but ou le gibier à la course*).

On raconte qu'Abdallah, fils de Djoudân, rencontra un jour Fâtimah, fille de Khourschoub, faisant le tour de la Kabah, ou Maison de Dieu, selon les rites sacrés du paganisme, et lui dit : « Je t'en conjure par le seigneur de cette maison, dis-moi quel est le plus excellent de tes fils. » Elle répondit : « C'est Rabî; — je me trompe, c'est Oumârah; — non, c'est Anas; — que je les perde, si je sais

« lequel des trois est le meilleur ! » Selon une tradition qui remonte à Aboul-Khansâ, Fâtimah nomma encore Qays après Rabî, Oumârah et Anas, puis ajouta : « Par ma vie, je ne sais auquel donner la « préférence; et en vérité aucun d'eux n'a été conçu « aux approches de mon impureté; tous les quatre « sont venus au monde la tête la première; je ne « leur ai jamais donné le sein sans avoir répandu « quelques gouttes de lait; je ne leur ai jamais refusé « le sein dans la chaleur du jour, et je ne suis jamais « venue les prendre quand ils s'abandonnaient aux « cris et aux sanglots étouffants.

(J'ai suivi dans la traduction de ce passage la glose du narrateur; mais comme je n'y ai pas beaucoup de foi, et que d'ailleurs les manuscrits offrent ici des variantes, je vais mettre sous vos yeux le texte et le commentaire :

قال ابن النطاح وحدثني ابو اليقظان محم بن حفص  
 الجعفي عن ابي الحسناء قال سئلت فاطمة عن بنيتها ايهم  
 افضل فقالت الربيع لا بد عمارة لا بد انس لا بد قيس  
 واعيشي ما ادري اما والله ما حملت واحدا منهم تصعا (?)  
 ولا ولدتها تينا ولا ارضعته غيلا ولا منعته قيلا ولا اتيته  
 (ابته) على مائة قال ابو اليقظان اما قولها ما حملت واحدا  
 منهم تصعا فتقول لم اجله في دُبُرِ الطَّهْرِ وَقَبْلَ الحَيْضِ  
 وقولها ولا ولدتها تينا هو ان تخرج رجلاه قبل راسه ولا  
 ارضعته غيلا اي ما ارضعته قبل ان احلب ثديي ولا منعته

قبلا ای لم امنعه اللبن عند القائلة ولا اتيته (ابته) علی  
مأته ای وهو یبکی

Ainsi, Abou'lyaqzhân, l'un des premiers anneaux de la chaîne par laquelle cette tradition est parvenue jusqu'à nous, jugeait à propos de donner à ses auditeurs l'explication de tous les mots techniques dont se servit Fâtimah pour indiquer certaines circonstances de la conception, de la naissance et de la nourriture des enfants. Il y en a cinq. Deux d'entre eux nous sont parfaitement inconnus, et pour ceux-là il faut bien accepter la définition du Râwî : ce sont les deux premiers *تصعا* et *تینا*; de ces deux mots, le second est écrit de la même manière dans les trois exemplaires de l'Aghâniyy que j'ai sous les yeux. Quant au premier, il est écrit *تصعا* dans un manuscrit et *قضا* dans l'autre. Les trois derniers mots sont connus. Or Abou'lyaqzhân interprète l'un de ces mots bien connus tout autrement que le Ssahâh et le Qâmoûs; car le premier (en cela d'accord avec le second) dit positivement que le *غید* est le lait qu'une nourrice donne à son enfant dans l'une de ces deux circonstances : ou lorsqu'elle est enceinte, ou lorsqu'elle cohabite avec un homme; et il cite pour exemple de l'emploi de ce mot la phrase même que nous avons sous les yeux, si ce n'est qu'il l'attribue à la mère de Taabbata-scharrau. Quant aux deux derniers mots, Abou'lyaqzhân les a compris; mais qui nous répond qu'il a donné le vrai sens des deux premiers? Enfin j'ai traduit la dernière

phrasé dans l'hypothèse où il faudrait lire **أبنته** ; mais je ne doute pas maintenant que la vraie leçon ne soit **أبته**.

D'après ces observations, je pense que le sens de la troisième phrase est celui-ci :

« Je ne leur ai jamais donné le sein étant grosse, « ou entre les bras de mon mari ; »

Et que la cinquième doit être rendue de la manière suivante :

« Je ne les ai jamais mis au lit quand ils s'abandonnaient aux cris et aux sanglots. »

C'est-à-dire : Je ne les mettais au lit qu'après les avoir apaisés ; — je n'ai jamais souffert qu'ils se couchassent le cœur gros. Le Ssahâh cite encore un apophthegme semblable, et l'attribue comme le premier à la mère de Taabbata-scharran ; le voici :

**ولا أبته مئتا.**

Fâtimah caractérisait ainsi ses enfants :

« Oumârah est un homme qui veille dans la nuit « du danger, et reste sur son appétit dans la nuit du « banquet.

« Les hauts faits de Rabî sont innombrables, et « l'on ne trouve pas dans toute sa vie un acte d'emportement.

« Tout ce qu'Anas a résolu il l'exécute. A toutes « les questions il a une réponse satisfaisante. Toutes « les fois qu'il peut se venger, il pardonne. »

Ibn-Annattâh racontait le trait suivant d'après une filiation d'autorités dont le dernier terme est un

narrateur innommé de la tribu d'Abs, c'est-à-dire de la tribu de Ziyâd, père des héros dont il s'agit :

Fâtimah donna un jour l'hospitalité à un étranger et étendit pour lui un manteau en guise de tapis. Or elle était tout musc ( *وہی مسک کا عرق* ) selon son usage. Excité par l'odeur de ce parfum, l'étranger voulut s'approcher d'elle; Fâtimah éleva la voix, et l'étranger se contint. Un instant après il revint à la charge; Fâtimah éleva la voix de nouveau, et de nouveau son hôte battit en retraite; — enfin, n'y tenant plus, il se jeta sur elle et voulut lui faire violence; mais Fâtimah était de force à lutter avec l'étranger, et, l'ayant saisi d'une main vigoureuse, elle appela Qays. — « Mon fils, lui dit-elle, cet homme « a voulu me déshonorer; qu'en faut-il faire? » Qays répondit : « Mon frère Anas est plus âgé que moi; « consulte-le. » — Fâtimah appela Anas et lui dit : « Cet homme a voulu me déshonorer; qu'en faut-il « faire? » Anas répondit : « Mon frère Oumârah « est plus âgé que moi; consulte-le. » — Fâtimah appela Oumârah et l'informa de ce qui s'était passé. — « Le sabre! » s'écria Oumârah, et il allait frapper l'étranger quand sa mère lui dit : « Un instant. Si « nous appelions ton frère Rabî? il est plus âgé « que toi. » Elle appela aussitôt Rabî et le mit au fait. — Rabî, l'ayant ouïe, dit à ses frères : « En- « fants de Ziyâd, m'obéirez-vous? — Oui. — Gardez- « vous donc et de compromettre l'honneur de votre « mère et de répandre le sang de votre hôte. Laissez- « le partir. » Et l'étranger s'en alla.

D'après une tradition rapportée par l'Athram, qui la tenait d'Abou-Amr le Schaybânide, Hamal, fils de Badr, et frère de Houdhayfah, de la tribu de Dhoubyân et de la branche de Fazârah, ayant fait une course contre les Absides, s'empara de Fâtimah, fille de Khourschoub, qu'il rencontra montée sur un de ses chameaux, et dirigea sur son camp la captive et sa monture.

« Hamal, lui dit-elle, qu'as-tu fait de ta générosité? Écoute bien ce que j'ai à te dire : Voici une colline devant nous; nous sommes encore en deçà; mais si tu m'emmènes au delà, il n'y a plus de paix possible entre toi et les fils de Ziyâd; — parce qu'une fois que nous serons derrière cette colline, une fois que nous ne serons plus en vue, — le monde pensera ce qu'il voudra; — or un seul propos sur mon compte est pour moi et mes enfants l'équivalent de l'infamie.

« — Il faut te résigner, répondit Hamal, à faire paître mes chameaux. »

Quand Fâtimah fut certaine que la résolution de Hamal était inébranlable, elle se jeta par terre, la tête la première, du haut de son chameau, et se tua ainsi volontairement pour que ses enfants n'eussent point à rougir de sa mésaventure.

## II. Histoire du cheval Dâhis.

D'après une tradition que l'on fait remonter à Abou-Oubaydah, la cavale qui porta dans ses flancs le célèbre Dâhis appartenait à Qirwâsch, fils d'Awf

... , fils de Thalabah, fils de Yarboû. Elle se nommait Djalwâ. Le père de Dâhis se nommait Dhou'louqqâl; il appartenait à Hawt, fils d'Abou-Djâbir... , fils de Riyâh, autre fils de Yarboû.

Les Banoû-Yarboû étaient un jour en marche vers un nouveau campement et de nouveaux pâtis. Le cheval de Hawt, Dhou'louqqâl, allait au pas dans la caravane, mené à la main par les deux filles de son maître. Or le hasard voulut que Djalwâ, la cavale des Banoû-Thalabah<sup>1</sup>, fût alors en chaleur, et que les jeunes filles qui menaient Dhou'louqqâl yinssent à passer près d'elle. En apercevant la jument, Dhou'louqqâl témoigna ses desirs de la manière la moins équivoque, et les jeunes gens de la tribu voyageuse se mirent à rire de l'embarras de ses deux conductrices. Les pauvres filles, toutes confuses, lâchèrent aussitôt le cheval, qui saillit la jument et la féconda. Après cela, un homme des Banoû-Thalabah, ayant saisi l'étalon, le ramena aux filles de Hawt, qui furent bientôt rejointes par leur père.

Ce Hawt était un homme méchant et querelleur. Ayant observé un peu d'altération dans les yeux de son cheval, « Par Dieu, dit-il, mon cheval vient de saillir; je veux savoir tout! » Ses filles lui dirent tout.

« — Non, enfants de Riyâh! s'écria-t-il, non de

<sup>1</sup> Ce que j'ai donné de la généalogie de Qirwâsch et de celle de Hawt suffit pour établir que les Banoû-Riyâh et les Banoû-Thalabah étaient deux familles de la sous-tribu de Yarboû; Yarboû descendait de Tamim.

« par Dieu, je n'aurai point de contentement, point de repos, que je n'aie retiré la semence de mon cheval de la cavale qui l'a indûment reçue. »

Les enfants de Thalabah, témoin de son dépit, lui jurèrent qu'ils n'avaient pas pris son cheval de force, et qu'il était en liberté au moment où il avait sailli leur cavale. Hawt ne se contenta point de cette explication, et sa fureur toujours croissante eût amené une rupture entre les deux branches de la tribu de Yarboû, si les Banoû-Thalabah n'avaient jugé à propos de céder. — « Eh bien, dirent-ils aux Banoû-Riyâh, reprenez la semence de votre bête, et qu'il n'en soit plus question ! »

Hawt se mit aussitôt en devoir de faire avorter la jument. Il trempa son bras dans l'eau, et après l'avoir enduit de terre il l'enfonça dans le corps de Djalwâ, et ne le retira que lorsqu'il crut avoir repris son germe. Cependant Djalwâ le retint, et quelques mois après, Qirwâsch son maître l'accoucha d'un poulain qu'il nomma *Dâhis* à cause de cette circonstance (*Dâhis* signifie *celui qui se glisse ou se tâpit entre deux surfaces extrêmement rapprochées*). Ce poulain ressemblait tellement à son père qu'en le regardant on croyait voir Dhou'louqqâl. C'est de lui que le poète Djarîr a voulu parler dans ce vers :

« Autour de nos tentes sont les coursiers fameux, les coursiers du sang d'Awadj et de la race de Dhou'louqqâl<sup>1</sup>. »

Quelque temps après, les Banoû-Thalabah ayant

<sup>1</sup> Awadj était un cheval des Banoû-Hilâl.

levé leur camp de conserve avec les Banoû-Riyâh, leurs frères, Djalwâ marchait dans le désert, suivie de son poulain. Hawt aperçut alors, pour la première fois, la progéniture de son cheval, et, l'ayant reconnue aussitôt pour telle, mit la main dessus.

« O enfants de Riyâh, dirent les Banoû-Thalabah, est-ce que vous n'avez pas fait une bonne fois tout ce qu'il vous a plu de faire pour ressaisir votre germe? Nous faut-il encore supporter cette violence? »

« Ce poulain est à nous, répondirent les Riyâhides, et nous n'entendons point y renoncer; il faut nous le livrer ou avoir la guerre avec nous. »

« S'il en est ainsi, repartirent les Thalabides, nous n'aurons point la guerre; vous nous êtes plus chers que ce poulain; qu'il nous serve de rançon! »

Et ils l'abandonnèrent aux Banoû-Riyâh.

Mais ceux-ci ne furent pas plus tôt en possession de Dâhis que, honteux de leur propre exigence, ils se dirent les uns aux autres : « En vérité, nous avons été injustes envers nos frères; voilà la seconde fois que nous usons de violence avec eux, et ils ne nous opposent que le calme et la générosité : il faut réparer cela. » Et sur-le-champ ils restituèrent Dâhis aux Riyâhides, en le faisant accompagner de deux chammes fécondées.

Le poulain retourna donc à Qirwâsch son premier maître. Il lui demeura ensuite le temps que Dieu voulut et devint en grandissant le plus excellent cheval de toute l'Arabie.

Ce fut alors que Qays, fils de Zouhayr, fils de Djadhimah, chef ou roi des Absides, ayant fait une irruption sur le territoire des Banoû-Yarboû (c'est-à-dire des Banoû-Thalabah combinés avec les Banoû-Riyâh) ne trouva à enlever que les deux filles de Qirwâsch avec une centaine de chameaux appartenant à leur père. Quand il arriva au camp des Yarboûides, la horde était absente, et il ne restait sur les lieux, outre les femmes, que deux garçons de la famille d'Aznam, fils d'Oubayd, fils de Thalabah, attachés au service de Qirwâsch, et auxquels il avait confié la garde de Dâhis, son cheval.

Or Dâhis traînait à ses pieds des entraves de fer. — Surpris par la bande de Qays, les deux *grooms* n'eurent pas le loisir de le désentraver. Les Absides ne leur laissèrent que le temps de s'élancer sur son dos l'un après l'autre, et de gagner le large du mieux qu'il fut possible à leur monture. Poursuivi par l'ennemi, Dâhis sautait à pieds joints de l'avant et de l'arrière, et, malgré ses entraves, faisait de tels bonds qu'il échappait à Qays avec ses deux cavaliers; mais, dans leur fuite impossible, ceux-ci ne faisaient que tourner autour du camp. Les choses en étaient là, quand une des deux captives, s'adressant aux palefreniers, leur dit à haute voix : « La clef  
« des entraves est dans la mangeoire du cheval, à tel  
« endroit. » Cet avis ne fut point perdu. Les deux Aznamides poussèrent Dâhis vers le lieu indiqué, et, profitant de l'avance qu'ils avaient gagnée, ils eurent le temps de sauter à terre, de prendre la clef,

de mettre en liberté les jambes du cheval, et de s'élaner une seconde fois sur lui avant que Qays pût les atteindre. Certains alors de leur salut, ils vinrent caracoler à la barbe de l'ennemi.

Émerveillé de cette brillante évasion, Qays brûla dans son cœur du désir de posséder Dâhis. — « Tout ce que vous voudrez pour votre cheval ! » dit-il aux jeunes gens. — « *Lakoumâ houkmoukoumâ, wa'dfaâ ilayya 'lfäräs!* — Tout de bon ? — Vous n'avez qu'à parler. » — Sur cette proposition les grooms de Qirwâsch dictèrent les conditions suivantes, que Qays jura d'observer.

Le roi des Absides devait rendre tout le butin qu'il avait fait, petit ou grand, mettre les deux captives en liberté, et s'en aller comme il était venu, avec le seul Dâhis de plus; ce qui fut fait.

Mais les compagnons du jeune prince n'étaient pas contents. « Nous n'accepterons jamais cet arrangement, disaient-ils à Qays, nous avons capturé cent chameaux et deux femmes; cette capture est à nous comme à toi : or de la totalité du butin tu achètes un cheval pour ton compte, et nous, nous sommes mis de côté ! Adieu l'amitié, adieu la paix ! » Et la bande de Qays devenait si menaçante qu'il fut forcé d'acheter les parts de ses associés au prix de cent chameaux, c'est-à-dire de leur promettre cent chameaux à titre d'indemnité pour le butin qu'il avait lâché.

Cependant Qirwâsch revint au camp, et, ne voyant plus Dâhis, demanda aux deux Aznamides ce qu'ils

avaient fait de son cheval. Ils l'informèrent de l'irruption de Qays et de l'arrangement conclu avec lui. Qirwâsch refusa d'y souscrire et ne voulut entendre à rien. Il ne pouvait se résigner à la perte de Dâhis; il fallait absolument et avant tout que Dâhis lui fût rendu. Enfin les deux parties intéressées, Qays et Qirwâsch, convinrent de s'en remettre au jugement d'un arbitre, qui décida, « que puisque « Qirwâsch ne pouvait pas renoncer à son cheval, « il devait rendre à Qays les cent chameaux et les « deux filles qu'il avait capturées (les propre filles de « Qirwâsch). » Le Thalabide, ayant ouï cette sentence, se résigna enfin, mais non sans un déchirement de son cœur, à laisser aller Dâhis.

Voilà comment ce cheval devint la propriété de Qays, fils de Zouhayr, auquel il demeurera aussi longtemps qu'il plut à Dieu.

III. Récit de la course de chevaux qui donna lieu à la guerre de Dâhis (faisant suite au paragraphe précédent).

On raconte de diverses manières l'origine du pari où le cheval Dâhis figure comme héros principal, et qui engendra une guerre de quarante ans entre les tribus d'Abs et de Dhoubyan.

*Première version.* Un homme des Banou-Abd-Allah-Ghatafân, et de la branche de Djourschoun, branche de malheur (famille dont tous les membres exerçaient une influence sinistre sur ceux qu'ils approchaient), alla rendre visite à Qays, fils de Zouhayr, chef des Absides, et ensuite à Houdhayfah, fils de

Badr, chef de la tribu de Dhoubyân. D'autres disent que celui qui vint trouver Houdhayfah était Alward l'Abside, le père d'Ourwat-ibn-Alward. Alward donc étant allé voir le chef de Dhoubyân, celui-ci lui montra des chevaux et lui demanda ce qu'il en pensait. Alward déclara qu'il ne voyait pas dans tout le haras de Houdhayfah un seul cheval supérieur. — « Où sont donc les chevaux supérieurs ? demanda Houdhayfah. — Chez Qays, fils de Zouhayr. — « Veux-tu l'engager avec moi dans une course ? — « L'engagement est pris, dit Alward, pour un cheval et une jument des écuries de Qays. »

Aussitôt l'Abside revint trouver son roi et lui dit « Je t'ai engagé dans une course de chevaux avec Houdhayfah ; il n'y a pas à s'en dédire : chacun de vous doit mettre en lice un cheval et une jument. — Avec tout autre que Houdhayfah j'accepterais volontiers la partie<sup>1</sup>. — Je ne t'ai point engagé avec

<sup>1</sup> Dans la version de Maydâniy Qays allègue, pour motif de sa répugnance, l'injustice et la mauvaise foi des enfants de Badr, et il attribue cette improbité à la haute idée qu'ils avaient de leurs forces. Ainsi, chez une nation qui ne vivait que d'honneur et de générosité, la toute-puissance menait à l'oppression, comme partout. Suivant le Moufaddal que Maydâniy a copié, Houdhayfah était appelé emphatiquement « le seigneur de Maadd, » c'est-à-dire le chef de toutes les tribus du désert (moins les tribus d'origine yamanique) : or ces tribus n'ont presque jamais été réunies sous un même roi, en sorte que les dénominations de *Rabbou Maadd*, et *Rabbou Adnân*, supposent une autorité égale, ou peu s'en faut, à celle du fameux Koulayb-Wâil. Le titre de *Rabb* a une tout autre force que celui de *Sayyid*, et s'appliquait généralement à Dieu dès le temps de Mahomet. Maydâniy donne beaucoup de détails sur la guerre de Dâbis; malheureusement il a presque toujours puisé fort loin de la source.

« un autre que lui. — Autant que je puis le prévoir, « tu nous as porté malheur. »

Cela dit, Qays monte à cheval et va trouver Houdhayfah. Arrivé en sa présence, il resta quelques instants debout et silencieux. — « Quelle affaire t'amène? dit le roi de Dhoubyân au roi des Absides. — Je viens te proposer la résiliation du pari. — Allons donc! dit plutôt que tu viens le ratifier. — Ce n'est certes point mon intention, » dit Qays. Mais Houdhayfah tint bon, et quoi que l'autre pût alléguer, il lui fallut consentir à la course. Qays dit alors :

« Nous avons trois choses à décider : le lieu, la distance à parcourir, et la durée de la préparation des chevaux. Si tu parles le premier tu auras l'option de celle de ces trois choses que tu voudras déterminer, et moi j'aurai le droit de fixer les deux autres. Par contre, si c'est moi qui choisis entre les trois, je n'aurai qu'une décision, et tu en auras deux. »

« Commence! » dit Houdhayfah.

« Je fixe à cent portées de flèche la longueur de la lice.

« Et moi, dit Houdhayfah, je fixe à quarante nuits la durée du *midmâr* (dégraissage, c'est ce que l'on nomme *training* en Angleterre), et je te donne rendez-vous à Dhât-Alissâd. »

Ils convinrent ensuite de gré à gré du prix du vainqueur, et nommèrent juge de la course Ghallâq, ou, selon d'autres, le fils de Ghallâq, l'un des enfants

de Thalabah-ibn-Sad. — Les Absides prétendent que Houdhayfah mit en lice le cheval Khattâr et la jument Hanfâ; mais les Fazârides (la branche de la tribu de Dhoubyân à laquelle appartenait Houdhayfah) nomment Bourzoul au lieu de Khattâr. De son côté Qays présenta Dâhis et Ghabrâ.

*Seconde version.* Suivant une autre autorité, un Abside de la branche des Moutamir-ibn-Qatiah, nommé Sourâqah, avait arrêté une course de chevaux en l'absence de Qays avec un jeune Fazâride de la famille de Badr (c'est-à-dire avec un prince du sang royal de Dhoubyân). D'après leurs conventions, la distance à parcourir devait être de cinquante portées de flèches, et le prix du vainqueur quatre chameaux de race. Qays, de retour chez lui, apprit avec peine la partie liée en son absence. « Les gageurs, dit-il, n'amènent rien de bon. » Il alla donc trouver les enfants de Badr, et leur demanda la révocation du pari. Les enfants de Badr s'y refusèrent. — « Si tu ne veux pas faire courir tes chevaux, lui dirent-ils, il faut reconnaître la supériorité des nôtres; nous pourrons alors réclamer le prix du vainqueur, comme nous pourrons en faire la remise; dans un cas comme dans l'autre nous userons d'un droit. » — Cette réponse mit Qays de mauvaise humeur. — « Eh bien, dit-il, puisque vous n'en voulez pas démordre, à tout le moins que la gageure soit digne de nous! Augmentez les risques, éloignez le but. — D'accord! »

En conséquence il fut convenu que la lice s'eten

drait de Wâridât à Dhât-alissâd, sur une longueur de cent portées de flèche. — Entre ces deux points un ravin débouchait de la montagne sur la lice. — Le prix du vainqueur fut fixé à vingt chameaux, et le bâton de juge donné à un homme des Banou-Thalabah-ibn-Sad, nommé Houssayn, d'autres disent à un Fazâride de la branche de Sadâ et dont la mère était Abside (tenant à une tribu par son père et à l'autre par sa mère, il offrait à toutes les deux une garantie d'impartialité). A l'extrémité de la lice était un réservoir que l'on remplit d'eau, et il fut convenu que le premier cheval qui boirait au réservoir serait déclaré vainqueur.

Au jour fixé, les deux chefs de tribu se rendirent à Wâridât pour assister au départ de leurs chevaux, et suivre d'aussi près que possible les premières phases de leur course.

Les quatre concurrents ayant été lâchés au même instant, Qays et Houdhayfah lancèrent leurs montures parallèlement aux coureurs. Ce fut alors que Houdhayfah dit au roi des Absides : « Qays, je t'ai mis dedans. » Qays répondit : « Celui qui peut accepter une course de cent portées de flèche doit avoir renoncé aux supercheries. » Le mot passa en proverbe <sup>1</sup>. Et ils continuèrent à courir. Au bout d'un

<sup>1</sup> Selon Maydâniy, qui a commenté ce proverbe, les cent portées de flèche font douze milles. Abou'lféda, dans la préface de sa Géographie (*Bibl. or.* de d'Herbelot, art. *Mille*), dit que le mille des anciens géographes est de 3000 coudées, et celui des modernes de 4000. En l'évaluant à 3800 coudées, et supposant (ce que l'on admet généralement) la coudée égale à un pied et demi, le mille des

premier temps de galop, les chevaux de Houdhayfah gagnèrent le devant sur ceux de Qays : « Eh bien ! « je t'ai vaincu, s'écria Houdhayfah. — Cela n'est « pas dit, repartit Qays ; la course de chevaux de bon « âge n'est qu'une progression de vitesse. » L'observation devint proverbiale. Et ils continuèrent de galoper à la suite. Houdhayfah, dont les chevaux conservaient encore l'avantage, dit à Qays : « Mais « ce ne sont pas des coureurs que tu fais courir (le « mot est resté) ; je te dis que tu es vaincu. — Pa- « tience ! patience ! répondit Qays ; du sol ferme ils « passeront dans le sol mouvant. » Autre proverbe<sup>1</sup>.

Arabes civilisés correspondrait exactement à notre mille géographique de 60 au degré, et les cent portées de flèche seraient cinquante lieues communes de France. « C'est, dit Maydâniy d'après l'Ass- « maïy, le *nec plus ultra* du galop d'un cheval dans sa force. » Du reste il n'a pas compris le mot de Qays et en a donné une fausse interprétation.

<sup>1</sup> Toutes les réponses de Qays, qui devinrent proverbiales en Arabie, expriment une seule et même idée, qui est celle-ci : « Des « chevaux à l'apogée de leur force, tels que ceux de Qays, se trou- « vant en concurrence avec des chevaux plus jeunes, tels que ceux « de Houdhayfah, ont d'autant plus de chances de victoire que la « carrière est plus longue, et que la dernière partie de cette car- « rière offre plus de difficultés ; » ce qui me paraît incontestable. — Nous savons que les chevaux de Qays sont à l'apogée de leur force, parce qu'il les appelle *مذكيات* « chevaux qui ne comptent qu'un « ou deux ans après toutes leurs dents faites ; » c'est la définition du Ssa- hâh et du Qâmoûs : et nous savons que les chevaux de Houdhayfah sont plus jeunes, parce qu'ils ont l'avantage au début de la carrière et le perdent à la fin. Les jeunes chevaux ont beaucoup de souplesse et peu de force dans les jarrets ; il en résulte nécessairement que la vitesse de leur course doit être en progression décroissante. Les chevaux de bon âge, au contraire, ayant plus de force et moins

En effet, lorsque les concurrents furent entrés dans la partie sablonneuse de la carrière, Dâhis et Ghabrà rejoignirent et dépassèrent leurs rivaux.

Or les Fazârides avaient aposté des hommes dans le ravin, lesquels, voyant arriver Dâhis le premier, se jetèrent au-devant de lui et le saisirent; quant à Ghabrà, qui le suivait immédiatement, ils la laissèrent passer parce qu'ils ne la reconnurent point. Mais ils ne relâchèrent Dâhis qu'après que les chevaux de Houdhayfah eurent franchi le ravin tout à leur aise.

Dâhis, remis en liberté, s'élança sur les traces de ses concurrents avec une sorte de fureur, et parvint à rattraper d'abord le troisième, et puis le second; déjà il les avait laissés bien loin derrière lui; déjà il touchait à Ghabrà, qui touchait au but; et certes, si la lice eût été un peu plus longue, il y serait arrivé avant tous. — Mais une nouvelle indi-

de souplesse, leur vitesse se trouve en progression croissante; par la raison inverse, la flexibilité qui leur manque au départ, ils l'acquière en s'échauffant et sans se fatiguer sensiblement. Aussi je ne doute pas que la vraie leçon du second proverbe ne soit جری

المذكيات غلاب; et alors même qu'on lirait غلاب, je pense qu'on devrait toujours expliquer ce mot par مغالبة, conformément à une glose interlinéaire de mon Qâmouïs manuscrit. (Voyez aussi l'explication de Maydâniy.) — Il y a dans la langue vulgaire un proverbe qui signifie, « Ne vous réjouissez pas tant quand vous voyez courir le poulain, » et s'applique à tous les brillants débuts que ne doit point couronner un succès complet. Le voici :

ما تفرحشى بالمهر اذا جرى  
 On sous-entend : ikmenno yet ab qawwâm (parce qu'il sera bientôt las).

gnité attendait Dâhis et sa noble compagne au lieu même de leur victoire. — Quand Ghabrà se présenta première au bord du réservoir, les Fazârides qui se trouvaient là l'empêchèrent d'y tremper ses lèvres, — et Dâhis, arrivé second, fut repoussé par un soufflet. Celui qui le souffleta fut Oumayr, fils de Nadlah. Sa main se dessécha aussitôt, et depuis lors il ne fut désigné que par le surnom de *Djâcî* (l'homme à la main sèche). — Dâhis et Ghabrà se suivaient; les autres n'arrivèrent que bien après, et, grâce à la perfidie des Fazârides, ils burent les premiers de l'eau du réservoir.

Enfin les deux chefs parurent dans les derniers rangs de la foule. L'infamie était patente; mais les Absides ne se trouvaient point en nombre pour repousser la violence par la force, et, la course ayant eu lieu sur le territoire de leurs rivaux, peu d'entre eux avaient été témoins des actes indignes par lesquels on avait tenté de leur arracher la victoire.

Informé de ces événements, Qays dit aux Fazârides: « O enfants de Bâghîd (père commun des deux tribus), entre peuples, entre frères, l'injustice est le pire des maux. Donnez-nous donc ce qui nous revient de droit. »

Les Fazârides ne voulurent rien accorder. — Ainsi que nous l'avons dit, le pari avait été porté à vingt chameaux. « Donnez-nous du moins, disaient les Absides, une partie de ce qui nous est dû. »

Les Fazârides ne voulurent point.

« A tout le moins une chamelle à égorger pour  
 « régaler les hommes qui ont rempli le réservoir;  
 « autrement que ne dira-t-on pas dans les tribus  
 « arabes? Et nous abhorrons les caquets.

« Vous donner une chamelle, répondit un homme  
 « des Banoû-Fazârah, ou vous en donner cent, c'est  
 « pour nous la même chose, c'est vous accorder  
 « gagné; et, par Dieu, nous ne sommes pas gens à  
 « vous reconnaître vainqueurs lorsqu'il est de fait  
 « que nous n'avons point été vaincus. »

Alors un Fazâride de la branche de Mazin se leva  
 et dit :

« O mes frères! rappelez-vous que dans le prin-  
 « cipe Qays s'est opposé à la gageure de tout son  
 « pouvoir, et remarquez bien que, une fois la partie  
 « liée malgré lui, il s'est comporté jusqu'au bout de  
 « la manière la plus honorable. Or l'injustice ne  
 « peut profiter à personne. Accordez-lui donc une  
 « chamelle, puisqu'il s'en contente. »

Les Fazârides dirent : « Non! »

Là-dessus le Mâzinide choisit une chamelle dans  
 son propre troupeau, l'amena en présence des chefs  
 et lui lia une jambe, l'avant-bras sur le canon, pour  
 la livrer à Qays et satisfaire sa demande. — Mais  
 le fils de cet excellent homme se leva à son tour,  
 et s'adressant à son père :

« Voilà encore une de tes gaucheries, s'écria-t-il;  
 « vas-tu te mettre en opposition avec la tribu et lui  
 « faire l'affront de reconnaître une dette qui ne pèse  
 « point sur elle? »

Et en même temps il remit la chamelle en liberté, et la chamelle rejoignit son troupeau.

Ce que voyant Qays, fils de Zouhayr, il partit pour son canton avec ceux des Absides qui l'avaient accompagné, et les choses en restèrent là pour le moment.

Quelque temps après Qays se mit en campagne. Ayant surpris Awf, fils de Badr et frère utérin de Houdhayfah, il le tua et s'empara de ses chameaux. La nouvelle de ce meurtre, étant parvenue aux Fazârides, causa un grand émoi dans la tribu, et leur colère menaçait d'un embrasement général, quand Rabî, fils de Ziyâd (celui des fils de Fâtimah que l'on nommait le Parfait, κατ' ἑξοχήν), leur offrit une composition de cent chamelles fécondées pour prix du sang d'Awf, fils de Badr. — Cet Awf était, comme je viens de le dire, frère utérin de Houdhayfah; leur mère était une fille de Nadlah, fils de . . . Fazârah. — La composition fut acceptée et la paix rétablie (en apparence) entre les deux tribus.

À quatre ans de là environ, Mâlik, fils de Zouhayr (le frère du roi des Absides), vint à Liqâtah, près de Hâdjiz (ou Hâdjir), pour célébrer et consommer son mariage avec une femme nommée Moulaykah, fille de Hârithah, de la tribu de Fazârah et de la branche des Banouî-Irâb. Houdhayfah, en ayant été informé, expédia secrètement à Liqâtah des cavaliers montés sur l'élite de ses chevaux, avec l'ordre de tuer Mâlik dès qu'ils l'auraient pu joindre.

Pendant la trêve, Rabî, fils de Ziyâd, avait émigré chez les Fazârides à la suite d'une contestation avec Qays, chef de la tribu; et à l'époque du guet-apens dont nous venons de parler, il jouissait de la protection de Houdhayfah, dont il avait épousé la sœur, Mouâdhah, fille de Badr.

Conformément aux ordres qu'ils avaient reçus de Houdhayfah, les cavaliers expédiés à Liqâtah surprirent Mâlik, le tuèrent et revinrent immédiatement après au camp de leur chef. Ils arrivèrent dans la soirée, leurs chevaux sur les dents, et se présentèrent à Houdhayfah. Rabî, son beau-frère, était avec lui.

« Eh bien, leur dit Houdhayfah, avez-vous atteint l'onagre? »

« Nous l'avons atteint, répondirent les cavaliers, et lui avons coupé les jarrets. »

« En vérité, s'écria Rabî, voilà qui est nouveau pour moi; ruiner des chevaux fins pour attraper un âne! » Persuadé qu'il s'agissait réellement d'un âne sauvage, Rabî, fils de Ziyâd, accablait son hôte de reproches et de sarcasmes. Houdhayfah excédé lui dit enfin : « Mais ce n'est pas un âne que nous avons tué; c'est Mâlik, fils de Zouhayr, qui paye pour Awf, fils de Badr. »

« Par la mère de celui dont le sang est versé, dit Rabî, tu as fait un mauvais coup, et de par Dieu je ne doute pas qu'il n'ait pour toi de funestes conséquences. »

Et après avoir échangé quelques mots, ils se sé-

parèrent. Rabî, retournant à sa tente, frappait la terre du pied.

Or Hamal, fils de Badr, chef de l'expédition et auteur du meurtre, prit en cette rencontre le sabre de Mâlik, fils de Zouhayr; ce sabre avait nom Dhounnoûn.

On prétend qu'au moment où Rabî venait de quitter Houdhayfah, celui-ci envoya derrière lui une jeune esclave, née dans la famille, en lui disant : « Cours à la tente de Mouâdhah, fille de Badr (sa « sœur, femme de Rabî), et remarque bien comment « Rabî se comportera en rentrant chez lui. »

L'esclave se rendit à la tente de Mouâdhah, et s'étant glissée entre le rideau (de la partie postérieure de la tente) et le chevalet, ou, comme disent les Arabes, l'*âne de bois* (qui porte l'attirail d'un Bédouin), attendit en silence l'arrivée du maître.

Rabî entra un instant après, ne fit que traverser la tente, et alla droit à son cheval, dont il secoua la crinière et frotta le dos et la croupe. Il parcourut ainsi de la main toute la longueur de son corps, lui empoigna la queue à sa naissance, puis lâcha prise. Revenant sur ses pas, il traversa de nouveau la tente, et s'arrêta en dehors sur le *finâ* (le parvis), où sa lance était debout, fichée dans le sable. Il l'enleva, la brandit avec violence, et puis la reficha en terre. Ensuite il dit à sa femme, « Étends-moi quelque « chose sur le sable; » et Mouâdhah lui ayant préparé un lit, il se coucha. Or Mouâdhah venait de rentrer dans une période de pureté; elle s'approcha

de son mari, « Laisse-moi, lui dit-il, j'ai de quoi  
« m'occuper sans cela <sup>1</sup>; » et il chanta les vers sui-  
vants :

O Hâri, celui dont le cœur est exempt de soucis peut se

<sup>1</sup> Ce passage étant tout ce que j'ai traduit de plus beau dans ma vie, sans en excepter le poème de Schanfarâ (qui n'est après tout qu'un débordement de bile et d'orgueil), j'en vais donner le texte, que l'on pourra confronter avec celui du *Kitâb-alaghâniyy* de la Bibliothèque du roi. Je serais désolé qu'on pût croire qu'il y a dans ce tableau un seul trait de mon invention :

فرجعوا ان حذيفة لما قام الربيع بن زياد ارسل اليه مؤلدة  
له فقال لها اذهبي الى معاذة بنت بدر امرأة الربيع فانظري  
ما ترى الربيع يصنع فانطلقت للجارية حتى دخلت البيت  
فاندست بين الكفاء والنضد الكفاء شقة في اخر البيت  
والنضد المتاع يجعل على حار من حشب فجاء الربيع فنفذ  
البيت حتى اتى فرسه فنفض معرفته ثم مسح متنه حتى  
فيض عكوة ذنبه العكوة اصل الذئب ثم رجع الى البيت  
ورمحه مركزوز بفنائنه فهزه هزا شديدا ثم ركزه كما كان ثم  
قال لامراته اطرحي لي شيئا فطرحت له شيئا فاضطجع عليه  
وكانت قد طهرت تلك الليلة فدننت منه فقال اليك قد  
حدث امر ثم تغنى وقال الابيات

Qui ne voit que tout ceci n'a pas pu être inventé ? Non-seulement je n'y ai rien mis de mon propre fonds, mais il est évident qu'aucun des narrateurs par lesquels ces détails ont passé n'y a mis un seul mot du sien (sauf les gloses, qui, en interrompant le récit, en attestent la scrupuleuse fidélité). Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que le roman ne peut pas s'élever jusque-là. — Aidez-moi donc à traduire l'*Alaghâniyy*, ô orientalistes d'Europe !

livrer au sommeil ; pour moi je ne saurais fermer l'œil après la nouvelle insigne que je viens de recevoir.

Dès qu'elle sera parvenue dans nos familles, les femmes jetteront leurs voiles. Elles ont commencé leurs hurlements funèbres bien avant l'aurore.

Jusqu'à ce jour elles cachaient soigneusement leurs visages : à partir de ce jour elles se montrent à tous les yeux ;

Elles montrent à tous les yeux des joues déchirées par leurs ongles au souvenir d'un héros dont les mœurs étaient douces, dont l'honneur est intact.

Après le meurtre de Mâlik, fils de Zouhayr, où est la femme qui peut souhaiter les embrassements de son mari ? Où est la femme qui peut songer aux premières nuits d'une période de pureté ?

Après ce meurtre il n'y a plus qu'une pensée, — la guerre, — pour quiconque a de l'âme ; — la guerre ! Nos hommes vont se couvrir de fer et de rouille.

On va seller nos dromadaires, on va seller nos juments. Plus de repos, plus de pâture pour nos juments poulinières elles mettent bas en campagne et poulains et pouliches.

Qui s'inquiète de ton noble fruit, ô noble cavale ? Avorte si tu veux, mais ne ralentis point ton galop.

O vous tous que réjouit la mort de Mâlik, vous allez payer vos joies ! Vous allez payer vos joies par d'effroyables angoisses !

La jeune esclave, n'ayant rien perdu de ce qu'elle venait de voir et d'entendre, alla faire son rapport à Houdhayfah. — Celui-ci dit à ses frères : « Le moment est venu — de la réconciliation pour Qays et « Rabi, — de la guerre pour Abs et Dhoubyân. »

Le lendemain matin Rabi vint trouver son hôte et lui dit : « Assigne-moi un terme, car je suis ton « hôte, et je veux m'en aller. »

Houdhayfah lui assigna un délai de trois jours

( au bout duquel Rabi devait cesser d'être considéré comme protégé et même comme ami), et Rabi se mit aussitôt en route.

Il avait avec lui un reste de vin. Instruit de cette circonstance, Houdhayfah dépêcha des cavaliers sur ses traces en leur disant : « Suivez-le pendant trois  
« jours au plus. Il remporte un reste de vin. Si vous  
« trouvez ce vin répandu sur la route, vous pouvez  
« en conclure que Rabi ne perd point de temps, et  
« qu'il aura rejoint la tribu avant l'expiration du  
« terme; revenez alors sur vos pas. Mais si vous re-  
« marquez des indices de réfection à l'une des étapes  
« voisines, si vous reconnaissez qu'il s'est arrêté  
« quelque part pour manger et boire, vous aurez le  
« temps de l'atteindre, et en ce cas ne le manquez  
« pas. »

Les cavaliers, s'étant mis à la poursuite de Rabi, trouvèrent son vin répandu à peu de distance du camp; il avait crevé son outre pour aller plus vite et était déjà bien loin. En conséquence ils revinrent sur leurs pas.

SUITE DES JOURNÉES ET ENCONTRES DES ARABES, EXTRAITES  
DU KITAB-ALIQD D'EBN-ABD-RABBOUH, DE CORDOUE.

---

#### Guerre de Dâhis et Ghabrà.

C'est une des guerres qui ont flambé entre les tribus de la tige de Qays-Aylân. Voici comme elle est racontée par Abou-Oubaydah :

La guerre dite de Dâhis et Ghabrà éclata entre les tribus d'Abs et de Dhoubyân dont les patriarches étaient tous deux fils de Baghid, à l'occasion d'un pari ouvert sur un cheval et une jument entre Qays, fils de Zouhayr, roi et chef de la tribu d'Abs, et Hamal, fils de Badr, et frère de Houdhayfah, roi de Dhoubyân. Dâhis était le cheval de Qays, et Ghabrà une jument appartenant à Hamal. Le pari était de cent chameaux; la longueur de la lice avait été fixée à cent portées de flèche, et le *midmar* (dégraissage), c'est-à-dire le temps donné à la préparation des concurrents, ou la durée du *training* à quarante nuits<sup>1</sup>. Ce terme expiré, Dâhis et Ghabrà furent menés au rendez-vous.

Près de l'extrémité de la lice s'élevait une montagne déchiquetée de ravins. Hamal, fils de Badr, profita de cette circonstance pour s'assurer la victoire. Aux embouchures des gorges les plus voisines du but il aposta des hommes qui avaient ordre de faire reculer le cheval de Qays en se jetant au-devant de lui, dans le cas où il se présenterait le premier.

Dâhis et Ghabrà ayant été lancés, la jument devança le cheval au début de la course, et Hamal s'écria aussitôt : « Qays, je t'ai vaincu! » — « Doucement, repartit Qays, après le terrain ferme vien-

<sup>1</sup> Le mot d'*entraînement*, récemment adopté en France pour exprimer cette préparation, est on ne peut plus mal choisi. Le mot anglais *training* n'a jamais voulu dire « entraînement, » mais bien « mise en train. » Rien de mieux que d'emprunter un mot technique à la langue anglaise ou à la langue arabe quand il s'agit de chevaux, mais il ne faut pas défigurer la langue française.

« dra le sol mouvant ; là les flancs du cheval ruissel-  
 leront de sueur ( et ses jarrets ) s'assoupliront. » —  
 Effectivement, dès que les deux concurrents furent  
 entrés dans les sables, Dâhis rejoignit et passa la  
 jument. Qays dit alors : « La course des chevaux de  
 bon âge n'est qu'une progression de vitesse. » L'ob-  
 servation devint proverbe.

Mais lorsque Dâhis approchait du but, les hom-  
 mes apostés dans les ravins lui sautèrent à la tête,  
 et, l'ayant fait reculer, lui enlevèrent la victoire.—  
 C'est à cet incident que Qays fait allusion dans les  
 deux vers suivants :

(Ne savez-vous pas) le tour perfide que me jouèrent Hamâl  
 et ses frères à Dhât-alissâd,

Alors qu'ils se glorifièrent sans gloire, et détournèrent mon  
 cheval du but qu'il allait atteindre?

A la suite de cette course éclata entre les tribus  
 d'Abs et de Dhoubiyân une guerre de quarante ans  
 pendant toute la durée de laquelle on n'accoucha ni  
 chamelle ni jument, soit d'un côté soit de l'autre,  
 les deux tribus belligérantes ne pouvant plus laisser  
 de repos à leurs bêtes.

Hamal, fils de Badr, ayant gagné la partie par le  
 procédé que nous avons dit, Houdhayfah, son frère,  
 roi de la tribu de Dhoubiyân, députa son fils Mâlik  
 à Qays, roi des Absides, pour réclamer le prix du  
 vainqueur.

« Je ne te le ferai point attendre ! » s'écria Qays,  
 et saisissant sa lance, il lui en porta un coup qui  
 lui cassa les reins.

Mâlik tué, son cheval retourna seul au camp de Houdhayfah. Alors les Absides se cotisèrent pour former un troupeau de cent chameaux fécondés qui fut offert au roi de Dhoubyan en expiation du meurtre (car ce roi, ainsi que nous l'apprend Maydaniyy, était fort redouté dans le désert). D'autres disent que ce fut Rabî, fils de Ziyâd, qui porta tout le poids de la composition. Quoi qu'il en soit, cette composition fut acceptée par Houdhayfah, et la paix maintenue pendant quelque temps.

Mais (à quatre ans de là) Mâlik, fils de Zouhayr, étant venu à Liqâtah, dans le canton de Scharabbah, qui faisait partie du territoire des Dhoubyanides, Houdhayfah en fut informé, et, l'ayant surpris, il le tua. Ce fut à cette occasion qu'Antarah (le fameux Antar) prononça les vers suivants :

Où sont les yeux témoins d'une seconde infortune pareille à celle de Mâlik, qui meurt victime d'un pari ?

Qui meurt parce que deux chevaux sont entrés en lice ? — Plût au ciel qu'ils n'eussent jamais bu une goutte d'eau ni l'un ni l'autre <sup>1</sup> !

Les Absides dirent alors : « Mâlik, fils de Zouhayr, va pour Mâlik, fils de Houdhayfah ; rendez nous nos chameaux. »

Houdhayfah ne voulut rien rendre <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Il y a deux manières de lire ce second vers. J'ai préféré celle qui fait allusion au réservoir situé à l'extrémité de la carrière, quoiqu'Abou-Oubaydah n'en parle pas.

<sup>2</sup> Suivant une autre tradition, il consentit à rendre les mères, mais non leurs poulains « qui avaient atteint l'âge de quatre ans. » C'est d'après cette donnée que j'ai fixé à quatre ans l'intervalle qui

Or Rabî, fils de Ziyâd était alors sous la protection des Fazârides ( la branche royale des Dhoubyânides, la branche de Houdhayfah). Ce Rabî et ses frères n'ont jamais eu leurs pareils entre les gens de bien de l'Arabie, à telles enseignes qu'on les nommait partout *alkâmalah* (les parfaits). Mais s'étant trouvé en contestation avec Qays, chef de la tribu, au sujet d'une cotte de mailles dont il réussit à s'emparer, Rabî dut prendre la fuite aussitôt après, et se dirigea sur le territoire des Fazârides, où il trouva hospitalité et protection. De son côté Qays s'indemnisait de la cotte de mailles en faisant main basse sur des chamelles laitières des troupeaux de Rabî, et les troquant à la Mecque contre des armes. C'est à ce trait qu'il fait allusion dans les vers suivants :

Ne savez-vous pas quel fut le sort des chamelles de Rabî, fils de Ziyâd ? Ne sont-elles pas aujourd'hui dans le parc d'un Qourayschide ?

Ne les ai-je pas vendues pour de belles cottes de mailles et des sabres bien tranchants ?

Qui s'attaque à moi s'attaque à forte partie, et c'est par un désastre que je réponds à une injure.

Rabî était donc sous la protection des Fazârides lors de l'assassinat de Mâlik, fils de Zouhayr.

Quand les cavaliers envoyés contre le prince abside furent de retour au camp, on les interrogea sur le succès de leur expédition. « Eh bien, leur dit-on, « votre âne sauvage ?—Nous ne l'avons pas manqué, » fut la réponse.

sépare la mort du prince Bakride, quel qu'il soit, de la mort de Mâlik, fils de Zouhayr.

« Que signifient ces paroles mystérieuses ? » demanda Rabî.

« Cela signifie que nous avons tué Mâlik, fils de Zouhayr. »

« Eh bien, vous avez fait une action détestable, s'écria Rabî; n'avez-vous pas accepté une composition pour le sang de Mâlik, fils de Houdhayfah ? Ne l'avez-vous pas déclarée suffisante ? Et après cela vous tuez en trahison ! . . . »

« Si tu n'étais pas notre hôte, repartirent les Fazârides, nous t'aurions déjà envoyé tenir compagnie à Mâlik. Tu n'as plus que trois nuits sauvées (c'était le plus court délai qu'on dût accorder à un hôte dont on voulait se défaire); tu as trois nuits pour ton voyage, et va-t'en. »

Rabî partit aussitôt. Les Fazârides le poursuivirent, mais inutilement; il avait rejoint sa tribu avant l'expiration du terme. Qays, fils de Zouhayr (qui avait le plus grand besoin du secours de Rabî et de ses frères), vint à sa rencontre, et les deux chefs absides, s'étant réconciliés, contractèrent une alliance offensive et défensive. Ce fut alors que Rabî prononça les vers suivants :

Si la guerre recommence contre vous, ce n'est pas moi qui l'ai allumée;

Ce sont les enfants de Sawdah (mère des Fazârides) qui en ont attisé les feux, et ce n'est pas moi que leurs feux menaçaient;

Mais puisque l'embrasement est inévitable, je ne vous abandonnerai point. Puisque la guerre est déclarée, je combattrai pour vous.

DIGRESSION SUR LES PLUS ANCIENS MONUMENTS DE LA POÉSIE ARABE, ET SUR L'ÉPOQUE DES BATAILLES DE KHAZAZ ET DE SOULLAN.

Je viens de trouver dans le *Kitâb-alaghâniyy* la confirmation de ce que j'ai avancé (voyez ma lettre à M. Duprat, p. 67) sur la haute antiquité de la bataille de Khazâz ou Khazâzâ. Mais je vous prie bien de ne pas perdre de vue les perplexités de mon voyage dans la nuit des temps. A peine un doute est-il dissipé, que de nouveaux bronillards s'élèvent autour de moi. J'ai à concilier des témoignages dont aucun ne m'inspire une confiance parfaite. Lorsque j'écrivais à M. Duprat, je croyais, *sur la foi publique*, que Mouhalhil était le premier Bédouin qui eût fait un poème régulier de quelque étendue. Aujourd'hui je crois que Mouhalhil doit céder cet honneur à Zouhayr, fils de Djanâb, de la tribu de Kalb et de la tige de Qoudâah. Il reste de ce poète soixante et dix-neuf vers au moins, fragments de divers poèmes, entre autres un morceau de quinze vers, où le premier hémistiche du premier vers rime avec le second, selon la règle. Or Zouhayr, fils de Djanâb, est contemporain d'Abraham, fils de Ssabbâh, roi de Himyar (il ne s'agit pas ici d'Abraham l'Éthiopien) : le même Zouhayr se trouve contemporain de Koulayb et de Mouhalhil. . . . . Est-ce possible? Je suis parvenu dans une région où la fable se mêle à l'histoire de la manière la plus intime, car j'ai à vous entretenir de personnages qui ont vécu l'un

deux cents ans au moins, l'autre plus de trois cents ans, un autre six cent soixante et dix ans *juste*. Dans un des fragments qui nous restent, Zouhayr, fils de Djanâb, se plaint de son grand âge et accuse deux cents ans; mais, si l'on en croit un certain Râwî, le ciel fut sourd à sa plainte; car ce Râwî le fait vivre quatre cent cinquante ans. C'est la Genèse des Arabes.

Laissons d'abord parler Assoyoùtiyy, l'auteur le plus grave que je puisse consulter sur le sujet qui m'occupe. Dans le livre intitulé *Almouzhir fi 'lloughah* (c'est une histoire de la langue et de la littérature arabes), au chapitre XLIX, qui traite de la poésie et des poètes, on lit ce qui suit :

« Les premiers poèmes réguliers de quelque étendue ne remontent pas plus haut que l'époque d'Abd-almouttalib ou de Hâschim, fils d'Abd-Manâf (c'est-à-dire, ne remontent pas à plus d'un siècle avant la naissance de Mahomet), et cela seul met hors de cause Ad et Thamoûd et Himyar et le Toubba (Açad Toubba). Parmi les plus anciens vers bien authentiques, *من قديم العشر الحج* dont on ait gardé la mémoire, est le tercet que fit Ssinnabir, fils d'Amr, fils de Tamim (319 ans avant la naissance de Mahomet, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère), étant sous la protection des Arabes de la tribu de Bahrâ (de la tige de Qoudâah). Dans un moment d'inquiétude et de méfiance il dit :

قَدْ رَأَيْتِي مِنْ دَلْوَى أَضْطَرَابُهَا

وَالنَّأْيُ فِي بَهْرَاءٍ وَأَعْتِرَابُهَا  
إِلَّا تَجِي مَلَأَى يَجِي قِرَابُهَا

Le ballottement de mon seau me donne à penser,  
Aussi bien que mon émigration chez les Arabes de Bahrà.  
Si mon seau n'arrive pas plein, il ne s'en faudra guère.

« Les cinq vers suivants appartiennent encore à  
« un poète fort ancien, Dourayd, fils de Zayd, fils  
« de Nahd (tribu yamanique), qui les prononça à  
« l'article de la mort :

الْيَوْمَ يُبْنَى لِدُرَيْدٍ بَيْتُهُ  
لَوْ كَانَ لِلدَّهْرِ بَلَى أَبْلَيْتُهُ  
لَوْ كَانَ قِرْنٍ وَاحِدًا كَفَيْتُهُ  
يَا رَبِّ نَهَبِ صَالِحِ حَوَيْتُهُ  
وَرَبِّ غَيْلِ حَسَنِ لَوَيْتُهُ

Aujourd'hui on bâtit la maison que doit occuper Dourayd  
(son tombeau).

Si le temps (le sort, le destin) était usable, je l'aurais usé.

Si je n'avais eu qu'un ennemi à combattre, je l'aurais  
battu.

Que de riches captures n'ai-je pas faites en ma vie ?

Que de bras potelés n'ai-je pas tordus ?

On cite encore parmi les plus anciens poètes dont  
le souvenir se soit conservé, Amr, surnommé Mous-  
tawghir, fils de Rabiah, fils de Kahb, fils de Nahd ;  
ce poète eut une *très-longue* vie, et disait, sur la fin  
de ses jours

وَلَقَدْ سَمِيتُ مِنَ الْحَيَاةِ وَطَوَّلَهَا  
 وَأَزْدَدْتُ مِنَ عَدَدِ السِّنِينَ مِئِينَ  
 مِائَةً أَتَتْ مِنْ بَعْدِهَا مِائَتَانِ لِي  
 وَأَزْدَدْتُ مِنَ عَدَدِ الشُّهُورِ سِنِينَ

Je suis dégoûté de la vie et de sa longueur. J'ai d'abord compté les années, et les années ont formé des centaines.

Après la première centaine, j'en ai vu venir deux autres; et puis j'ai compté les mois, et les mois ont formé des années (c'est-à-dire : J'ai trois siècles et quelques années de plus).

(A part le sens, qui est de nature à éveiller les soupçons, la facture de ces deux vers est bien moins antique que celle des précédents.)

Zouhayr, fils de Djanâb, de glorieuse mémoire, figure encore parmi les plus anciens poètes dont il nous reste quelque chose. C'est lui qui a dit :

مِنْ كُلِّ مَا نَالَ الْفَتَى  
 قَدْ نَلْتَهُ إِلَّا التَّحِيَّةَ

J'ai obtenu dans cette vie tout ce qu'un homme peut obtenir, si ce n'est le *tahiyyah*; c'est-à-dire : J'ai tout obtenu, hormis les honneurs de la royauté.

(Le *tahiyyah* était une certaine formule de salutation qui ne s'adressait qu'aux rois, et particulièrement aux rois de Himyar.)

Je termine ici mon extrait du Mouzahir. A la page suivante, l'auteur nous dit que les premières *qassîdahs* appartiennent à Mouhalhil et qu'il les composa à l'occasion du meurtre de Koulayh, son frère; il

s'appuie de l'autorité de Farazdaq, lequel semble admettre la priorité de Mouhalhil en disant :

وَمُهَلِّدُ الشُّعْرَاءِ ذَاكَ الْأَوَّلُ

Assoyoûtiyy ne connaissait donc pas les fragments considérables de Zouhayr le Kalbide, recueillis par Aboulfarage d'Ispahan? Il ne nous donne qu'un vers de ce poète, celui qu'on vient de lire. Maydâniyy en donne un autre, que j'ai cité dans ma lettre à M. Duprat (p. 83). Or tous les deux se retrouvent, accompagnés de plusieurs autres, dans le *Kitâb-alaghâniyy*. Voici ceux que je regarde comme les plus précieux, parce qu'ils mettent hors de doute la haute antiquité des batailles de Soullân et de Khazâzâ.

لَقَدْ قَمَرْتُ حَتَّى مَا أَبَالِي  
 أَحْتَفِي فِي صَبَاحِي أَمْ مَسَاءِي  
 وَحَقٌّ لِيَنَّ أَتَتْ مَائِتَانِ عَامًا  
 عَلَيْهِ بِيَانٌ يَمُدُّ مِنَ الثَّوَاءِ  
 شَهِدْتُ الْمَوْقِدِينَ عَلَى خِرَازِي  
 وَبِالسُّلَانِ جُمُعًا ذَا رُهَاءِ  
 وَنَادَمْتُ الْمُلُوكَ مِنْ آلِ الْعَجْرِي  
 وَبَعْدَهُمْ بَنِي مَاءِ السَّمَاءِ

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'il faut écrire au lieu de *آل* *مِن* dans ce vers; si l'on fait sentir le *hamzah*, la mesure n'y est plus.

J'ai vécu si longtemps que je ne m'inquiète plus de ma dernière heure; je suis prêt à mourir, ce matin ou ce soir, peu m'importe:

Et en vérité celui qui a subi deux cents ans de vie a bien le droit de prendre la vie en dégoût.

J'ai vu ceux qui allumèrent les feux de Khazâzâ, et la troupe nombreuse des guerriers qui combattirent à Soullân.

J'ai tenu compagnie aux rois de la postérité d'Amr, et, après eux, aux enfants de Mâ-assamâ.

Que ces quatre vers appartiennent ou non à Zouhayr le Kalbide, il faut admettre, ce me semble :

1° Que ce Zouhayr est le plus ancien poète arabe dont il nous reste des fragments de quelque étendue.

2° Que pour justifier le fait de ses deux cents ans de vie, il prétend avoir assisté (ou on prétend qu'il assista, c'est pour moi la même chose) aux batailles de Soullân et de Khazâzâ.

Or, dans ma lettre à M. Duprat, j'ai placé la bataille de Khazâzâ 191 ans avant la naissance de Mahomet.

Dans ces quatre vers Zouhayr, fils de Djanâb, dit avoir vu les prédécesseurs du roi que M. de Sacy appelle Mõndhar III, dans son tableau chronologique des rois de Hîrah, et dont il place l'avènement au trône en l'année 520 de notre ère. La question est de savoir jusqu'où nous devons remonter.

Dans sa notice biographique sur Zouhayr, l'auteur de l'*Aghâniyy* nous apprend qu'au dire d'Abou-Amr le Schaybânide, Abraham étant venu dans le Nadjd, Zouhayr, fils de Djanâb, alla au-devant de lui; que d'autres Bédouins vinrent également saluer le roi

du Yaman, mais qu'il traita Zouhayr avec une distinction toute particulière et lui donna le commandement des tribus de Bakr et de Taghlib; que ces deux tribus, ayant manqué à payer l'impôt dans une année de disette, furent réduites par Zouhayr aux plus cruelles extrémités, et finalement forcées de payer; qu'elles tentèrent ensuite de secouer le joug, mais que, le coup ayant manqué, Zouhayr les attaqua, les battit et fit Koulayb et Mouhalhil prisonniers. Le chef des Kalbides célèbre cette victoire dans plusieurs des fragments qui nous restent.

Il y a loin de là à la toute-puissance de Koulayb.

Cependant nous savons avec certitude que d'opprimé Koulayb deviendra oppresseur, qu'il sera un jour le plus altier de tous les chefs de Bédouins, qu'enfin il tombera sous le fer de Djassâs, que ce meurtre engendrera la guerre de Baçoûs, guerre de quarante ans, qui doit finir avant la naissance du prophète. Comment trouver place à tous ces événements, si l'Abraham dont parle Abou-Amr le Schaybânide est Abraham l'Éthiopien, cet Abraham dont la déroute dans le Hidjâz ne précéda que de cinquante-cinq jours la naissance de Mahomet?

Si c'est Abraham, fils de Ssabbâh (et nous n'avons le choix qu'entre ces deux-là), d'autres difficultés se présentent. D'après un synchronisme de Hamzah, confirmé par Nouwayriyy, cet Abraham aurait été contemporain de Sapor II *Dhou'lactâf*, et par conséquent serait monté sur le trône de Himyar deux cents ans au plus tard avant la naissance du pro-

phète. En donnant, selon le calcul de M. de Sacy, trente années de règne à Abrahah, fils de Ssabbâh, et supposant que son apparition dans le Nadjd n'ait eu lieu que vers la fin de son règne, Mouhalhil et Koulayb paraîtraient déjà sur la scène cent soixante et dix ans (au moins) avant la naissance de Mahomet, et, ce qui est encore plus inconcevable, Mouhalhil y paraîtrait avec le sobriquet que lui valut son talent poétique; car Zouhayr ne le désigne pas autrement dans les vers où il célèbre sa victoire.

Il y aurait un bien bon moyen d'arranger tout cela, ce serait d'accepter la longévité *historique* de certains Bédouins et de l'étendre à tous. Vous vous étonnez des deux cents ans de Zouhayr, fils de Djanâb, et des trois cents ans de Moustawghir? Qu'est-ce que cela auprès des six cent soixante et dix ans de Houbal, grand-père de notre Zouhayr, poète comme lui, et dont nous avons trois petits vers qui riment en *al*?

Si Zouhayr, fils de Djanâb, s'est assis à la table de Moundhir, fils de Mâ-assamâ, il devait être encore en vie l'an 520 de J. C. Or on peut croire qu'à cette époque il était non-seulement en vie, mais encore très-vert. Voici sur quoi je me fonde : nous trouvons dans l'*Aghâniyy* un fragment de poème, composé par un de ses descendants, qui réclame pour un guerrier de sa famille l'honneur d'avoir tué Yazîd, fils de Mouhallab; et l'auteur du recueil nous apprend que le guerrier en question est Ibn-Ay-yâsch, fils de Soumayr, fils d'Abou-Djâbir, fils de

notre Zouhayr : mais nous savons que ce Yazid, fils de Mouhallab, fut tué tout au commencement du second siècle de l'hégyre. D'après cette donnée, le calcul des générations comprises entre Zouhayr et *Ibn-Ayyâsch* (suivant un manuscrit, dans l'autre on lit *Abbâs*) placerait la naissance d'Abou-Djâbir onze ou douze ans avant celle de Mahomet. Je suis tenté de croire que l'auteur de l'*Aghâniyy* a omis un degré dans la généalogie du meurtrier de Yazîd ; — en le restituant on trouve quarante-neuf ans d'intervalle entre la naissance d'un fils de Zouhayr et celle de Mahomet. C'est, à deux ans près, l'intervalle qui se trouve entre celle-ci et l'avènement au trône de Moundhir, fils de Mâ-assamâ.

Zouhayr était, comme nous l'avons dit, de la tribu de Kalbet, de la tige de Qoudâah; il ne partage qu'avec Hounn (un autre manuscrit porte Hourr), fils de Zayd, de la tribu d'Oudbrah, l'honneur d'avoir commandé à toutes les tribus sorties de Qoudâah; et jamais les hordes d'origine yamani-que n'ont eu de chef plus brave, plus riche, mieux venu à la cour des rois<sup>1</sup>, que Zouhayr, fils de Djanâb. Sa grande sagacité lui valut le surnom de *Kâhin*, devin.

Voici la généalogie de Zouhayr, fils de Djanâb, extraite du *Kitâb-alaghâniyy* :

ZOUHAYR, fils de Djanâb, fils de Houbal, fils d'Abdallah, fils de Kinânah, fils de Bakr, fils d'Awf, fils

<sup>1</sup> Il s'agit des rois de Hîrah, des Ghassânides et des rois de Himyar ou du Yaman.

d'Oudhrah, fils de Zayd, fils d'Abd-Allât, fils de Wafidah, fils de Thawr, fils de Kalb, fils de Wabrah, fils de Thalab, fils de Houlwân, fils d'Imrân, fils d'Ilhâf, fils de Qoudâah. (J'ai eu pour cette notice deux manuscrits dont l'un m'a servi à rétablir le mot *fils* entre Zayd et Abd-Allât; quant au mot *Abd*, il manque dans les deux manuscrits.)

Les généalogistes ne sont pas bien certains de l'origine de Qoudâah; cependant Ibn-Qoutaybah, en cela d'accord avec la plupart des généalogistes de Moudar, met Qoudâah au nombre des fils de Maadd, fils d'Adnân (Voyez le Ssahâh de Djawhariyy). Suivant cette opinion, il y aurait dix-neuf générations entre Zouhayr et Adnân. Or il y en a vingt entre Koulayb-Wâil et le même Adnân. — C'est précisément ce qu'il faut pour que Zouhayr se trouve contemporain de Koulayb, et antérieur à lui d'une génération.

Il y a un Râwî qui donne à Zouhayr deux cent cinquante ans de la vie, dans lesquels il aurait livré deux cents batailles.

Un autre Râwî lui donne quatre cents ans de vie.

Un autre lui en donne quatre cent cinquante.

#### SUPPLÉMENT A LA SECONDE LETTRE SUR LES ARABES.

Ma seconde lettre sur l'Histoire des Arabes venait de partir du Caire, lorsqu'ayant ouvert le *Specimen historię Arabum* à la page 81, j'y ai relu une notice de neuf lignes sur *Zohâir Ebnol Habab* (sic) *Ebnil Hobal, Calbensis*, personnage que j'avais tout à fait

oublié, aussi bien que son prédécesseur Zouhayr, mais que je n'ai pas eu de peine à reconnaître pour le Zouhayr, fils de Djanâb, dont je vous entretiens à la fin de ma lettre. Dans cette courte notice, Pococke, d'après Aboulféda, met Zouhayr en relation d'amitié avec Abrahah l'Éthiopien, le *Dominus Elephanti*. Je viens de remonter à la source, et de lire le texte dont Pococke ne donne qu'un extrait.

Je ne savais pas, en écrivant mon premier post-scriptum, que je me trouverais en opposition avec une autorité aussi respectable que celle du prince de Hamâh. Cette circonstance n'ébranle point ma conviction, mais elle me met dans la nécessité de vous rendre compte de toutes les raisons qui m'engagent à y persister.

Aboulféda est d'accord sur les faits principaux avec les *râwîs* auxquels Aboulfarage d'Ispahan a emprunté sa notice, et qui sont Ibn-Alarâbiyy et Abou-Amr le Schaybânide. Ainsi nous lisons dans l'Aghâniyy comme dans l'*Historia anteislamica* (page 136) qu'Abrahah eut une entrevue avec Zouhayr, fils de Djanâb, qu'il le traita avec honneur, le préféra aux autres Arabes, et lui donna le commandement des tribus de Bakr et Taghlib. Mais le *Kitâb-alaghâniyy*, où se trouve consignée la tradition que j'ai le droit de considérer comme tradition originale, ne nous dit point que cet Abrahah fût Abrahah l'Aschram. Abrahah l'Éthiopien, *Dominus Elephanti*: c'est Aboulféda qui nous dit cela; sur quelle autorité? je n'en sais rien.

Si vous lisez avec attention les faits et gestes d'Abraham l'Éthiopien, tels qu'ils sont déduits assez au long par Nouwayriyy et Tabariyy (*Hist. imper. retust. Joct.*), je crois que vous n'y trouverez pas un mot qui justifie la supposition d'une alliance entre cet Abraham et Zouhayr, fils de Djanâb. Au contraire, le peu que nous savons touchant Abraham, fils de Ssabbâh, s'accorde très-bien avec l'idée que nous devons avoir du prince qui, dans la tradition du Schaybânide, se trouve en rapport avec le chef de Kalb.

Voici ce que nous enseigne le Ssahâh sur les rois du Yaman qui ont porté le nom d'Abraham :

وَأَبْرَهَةَ مِنْ مَلُوكِ الْيَمَنِ وَهُوَ أَبْرَهَةَ بْنُ الْحَارِثِ الرَّائِشِ  
الَّذِي يُقَالُ لَهُ ذُو الْمَنَارِ وَأَبْرَهَةَ بْنُ أَبِيصَبَاحٍ أَيْضًا مِنْ  
مَلُوكِ الْيَمَنِ وَكَانَ عَالِمًا جَوَادًا وَأَبْرَهَةَ الْأَشْرَمَ الْحَبَشِيَّ  
أَيْضًا مِنْ مَلُوكِ الْيَمَنِ وَهُوَ أَبُو يَكْسُومَ صَاحِبُ الْفَيْدِ وَقَالَ  
الرَّاجِزُ مَنَعَتْ مِنْ أَبْرَهَةَ الْكُطَيْمِا وَكُنْتُ فِيمَا سَاءَهُ زَعِيمًا

Il ne saurait être ici question du premier. Mais Djawhariy dit du second qu'il était savant et libéral; et comme ce sont les Arabes du désert qui parlent ici par la bouche de Djawhariy, cela signifie tout simplement qu'il appréciait la poésie des Bédouins et avait avec eux des relations amicales, ce dont vous allez voir tout à l'heure la confirmation. Quant au troisième, l'Abraham éthiopien, Djawhariy se borne à le désigner par ses surnoms distinctifs, et

cite un vers où il est question de lui. Ce vers, qui appartient à un poëte vulgaire (Râdjiz) antérieur à Mahomet, montre assez la haine des Arabes contre le *prince noir* qui avait juré, mais en vain, la destruction de leur temple national :

J'ai défendu contre Abrahah les murs de la Kabah,  
Et j'ai été à la tête de ses afflictions.

Je lis dans Hamzah d'Ispahan (*Hist. imp. vetust. Joct. p. 34*) :

ثم ملك ابرهة بن الصباح وكان عالما جوادا وكان قد علم  
ان الملك يصير الى بنى معد وكان منهم في قريش وكان  
يكرم المعديين

Ensuite régna Abrahah, fils de Ssabbâh, qui fut savant et généreux. Il avait prévu dans sa sagesse que le pouvoir passerait un jour aux Arabes de race maaddique, et en particulier à la tribu de Qouraysch; en conséquence il honorait les enfants de Maadd.

La liaison d'un pareil prince avec Zouhayr, avec un chef de tribu aussi recommandable par son génie poétique et les lumières de son esprit que par son courage et son autorité dans le désert, n'a rien assurément qui choque le bon sens. Mais, je vous le demande, peut-on en dire autant d'une alliance entre ce même Zouhayr et un usurpateur africain qui vient en Arabie élever autel contre autel, et envahit le Hidjâz dans le seul but de démolir la Kabah, ce temple dont Zouhayr avait vengé, les armes à la main, l'unité violée par les enfants de Ghatafân? — Peut-on d'ailleurs perdre de vue que,

selon Aboulféda lui-même, la puissance de Zouhayr le Kalbide est antérieure à celle de Koulayb-Wâïl (puisqu'il le place dans son histoire après Louhayy et avant Koulayb), et que si l'on fait coïncider l'époque de la puissance du Kalbide avec le règne d'Abrahah l'Éthiopien (dont la fin ne précède que de cinquante-cinq jours la naissance de Mahomet), il ne restera plus de place dans la série des temps pour le règne de Koulayb et la guerre de Baçoûs ?

Je vous enverrai très-prochainement, comme complément de cette seconde lettre, le texte du Kitâb-alaghâniyy sur Zouhayr, fils de Djanâb, d'après deux manuscrits barbaresques fort beaux et très-corrects.

Fulgence FRESNEL.

## SACOUNTALA,

Traduit par M. HIRZEL

(Deuxième article.)

M. Chézy ne traduit pas वयस्यभवेन, 27, note 2, parce qu'il le rapporte à Douchmanta. H. : « par la « liaison (avec ce roi), » ce qui paraît plus exact. Il paraît qu'au lieu de साकुनिक, 27, n. 6, il faut lire : शाकुनिक.